

QUELQUES IMAGES DE TOULON
DANS
LES PETITES ALLIÉES DE
CLAUDE FARRÈRE

Roger KLOTZ

Lorsque, en 1910, *Les petites alliées* paraissent, Claude Farrère est un écrivain connu. Officier de la marine nationale, il a déjà publié, sous un pseudonyme, *Fumée d'opium, les Civilisés* qui lui valurent le Prix Goncourt, *Pour vaincre la mer, Trois hommes et deux femmes, La bataille*. Claude Farrère s'inspire le plus souvent de son expérience professionnelle pour produire une œuvre que l'on peut rapprocher de celle de Pierre Loti. Henri Troyat, qui a succédé à Claude Farrère à l'Académie Française, souligne le succès obtenu par *Les petites alliées*, « malgré les protestations que souleva dans certains milieux bien pensants la complaisance de l'écrivain envers des créatures elles-mêmes trop complaisantes ! »¹. Le roman se passe à Toulon, dans un univers de jeunes officiers de marine qui se divertissent avec des demi-mondaines. Quels aspects de Toulon allons-nous découvrir ?

On voit d'abord apparaître plusieurs évocations de la ville. Ainsi, le roman débute par la description d'un coucher de soleil sur la rade : « A Toulon, novembre est presque encore un mois d'été. Le soleil de cinq heures, couleur d'or et de pourpre, illumina toute la chambre, en même temps qu'un flot d'air pur et tiède l'envahissait et la pénétrait, allant jusqu'au fond du lit encore moite ... Les deux fenêtres donnaient sur la Grande Rade, qu'on voyait largement épanouie entre la presqu'île de Cépet à l'ouest, et la falaise de Carqueiranne, à l'est. Sur la mer, trois cuirassés noirs glissaient sans remous, et autour d'eux l'eau flamboyait, ocellée d'acier bleu et de cuivre rose, -l'un et l'autre métal en ardente fusion...

Le soleil se couchait, tellement rouge qu'alentour tout le ciel occidental, de l'horizon au zénith, en devenait vert d'émeraude. Trois nuages minces, comme des flèches, flamboyaient seuls dans ce ciel prodigieusement pur. Et la mer les reflétait en trois sillages de sang »².

La couleur dominante de ce paysage est le rouge solaire qui semble figurer à la fois la beauté et l'ardeur de la jeunesse et symbolise ce que Jean Chevalier et Alain Gheerbrant nomment l' « Eros libre et triomphant ». La rougeur du soleil fait ressortir le « vert émeraude » du ciel. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant montrent ce que ces deux couleurs symbolisent « la complémentarité des sexes »³ : le rouge apparaît comme une couleur mâle, le vert comme une couleur femelle. L'union de ces deux couleurs dans le même paysage semble annoncer la complémentarité de l'homme et de la femme dans l'action du roman. Ainsi, par sa symbolique, le paysage de la rade de Toulon semble poser le sujet du roman.

A la description de la rade sous le soleil couchant s'oppose l'évocation nocturne de la ville :

« la rue toulonnaise, étroite et tortueuse, bordée de hautes maisons, était tout de même lumineuse et pure, à cause du ciel très bleu, dont les innombrables étoiles rayonnaient. Une clarté sensible tombait de ce ciel constellé, une clarté plus vive peut-être que la lueur terne et jaune jetée sur le pavé, de très loin en très loin, par les vieux réverbères vacillants.

Elle dormait toute, la rue. Aux quatre étages de chacune des maisons pressées, chacune des fenêtres closes faisait trou noir. Pas une chandelle des greniers aux caves. Et des trottoirs à la chaussée, pas un passant. Seuls, de gros rats bruns se promenaient sans hâte le long des ruisseaux à sec ; et quelques chats les regardaient d'un œil bienveillant »⁴

L'obscur clarté du ciel, qui, dans l'optique de Jean Chevalier et d'Alain Gheerbrant, symbolise la conscience, la puissance et la transcendance, peut également représenter le surmoi maternel de Claude Farrère. Henri Troyat rapporte en effet que lorsque l'élève-officier a embarqué, à Brest, sur le navire école Le Borda, sa mère, qui était veuve, s'était installée

¹ Troyat (Henri) - *Discours de réception à l'Académie Française*, 25 février 1960

² Farrère (Claude) – *Les petites alliées*. Paris, Flammarion, 1920, p.p. 5-7.

³ Chevalier (Jean), Gheerbrant (Alain) – *Dictionnaire des symboles* ; Paris, Robert Laffont (coll. Bouquins), 1982. p. 832

⁴ Farrère (Claude) - *Op. cit.* p. 57

dans cette ville pour voir au moins de loin le bateau sur lequel était son fils. Henri Troyat imagine le jeune marin rêver de nuit à l'un des sabords du bâtiment :

« Le jeune homme se dit que, sans doute, en cette minute même, penchée à la fenêtre de sa chambre, elle rêvait comme lui de l'avenir, en regardant le clair de lune... Enfermé dans sa chasteté comme dans une armure, il songeait à la femme idéale, surnaturelle, angélique qui, un jour, le délierait de sa promesse »⁵.

Par contre, la description souligne l'obscurité de la nuit au niveau des immeubles de cette rue qui n'est fréquentée que par des rats et quelques chats. On voit apparaître ici dans l'imaginaire de Claude Farrère une conception néfaste de la nuit que Gilbert Durand a bien défini :

« Dans le folklore l'heure de la tombée du jour, ou encore le minuit sinistre, laisse de nombreuses traces terrifiantes : c'est l'heure où les animaux maléfiques et les monstres infernaux s'emparent des corps et des âmes. Cette imagination des ténèbres néfastes semble être une donnée première, doublant l'imagination de la lumière du jour »⁶.

Le caractère maléfique de la nuit est accentué par la présence des rats et des chats. Claude Farrère nous annonce peut-être ainsi que cette « rue toulonnaise, étroite et tortueuse » annonce symboliquement, avec ces « animaux maléfiques [qui] s'emparent des corps et des âmes », la description des demi-mondaines toulonnaises. Peut-être l'écrivain va-t-il ainsi se libérer du surmoi maternel, en ce qu'il peut avoir de castrateur.

Claude Farrère montre d'abord comment Célia, l'héroïne du roman, est devenue demi-mondaine. L'origine semble être l'immense pauvreté de ses parents. Elle a fait ses débuts à Paris avant d'être emmenée à Toulon par un enseigne de vaisseau qui venait de terminer un stage parisien au service hydrographique.

A Toulon, Célia habite villa Chichourle, rue Sainte-Rose au Mourillon :

« Baignée, coiffée, habillée, Célia, prête à sortir, revint d'abord sur la terrasse et flâna.

C'était le plus bel ornement de la villa, que cette terrasse. Ni le jardin, un superbe champ de jacinthes et de narcisses, bordé de rosiers, ombragé de lilas, et si violemment parfumé en toutes saisons qu'on ne pouvait s'y promener un quart d'heure sans risquer un « semble-migraine » ; - ni le kiosque chinois – un minuscule pavillon drolatique qui s'élevait au bout des narcisses et des jacinthes, derrière les buissons de lilas, et dont les quatre clochettes, tintant à la brise de mer, éveillaient le démon des tentations luxurieuses dans la cervelle des gamines de l'école laïque, déjà promptes d'esprit et faibles de chair ; - ni la maison elle-même, un « bastidon » grand comme la main, mais tout neuf et coquet, avec ses murs crépis de chaux bleue, son toit débordant comme un parasol et le carrelage vernissé de ses « moellons » provençaux ; - rien de tout cela n'égalait en agrément ce petit rectangle dallé de briques, qui prolongeait la maison, au niveau du rez-de-chaussée, du côté opposé au jardin, et s'avancé ingénieusement dans l'angle compris entre la rue Sainte-Rose et le sentier du bord de l'eau. Un mur d'enceinte, très bas, formait balustrade et l'on pouvait s'y accouder, dominant ou la ruelle campagnarde, fleurie et verdoyante, vaste comme un golfe entre ses promontoires violets...

La rue Sainte-Rose est la plus jolie rue de la Mitre, qui est le plus joli quartier du Mourillon. Et le Mourillon, faubourg maritime et colonial de Toulon, prend place immédiatement avant Paris, dans la hiérarchie des villes où l'on vit pour aimer du soir au matin et pour penser du soir au matin »⁷.

⁵ Troyat (Henri) - *Op. cit.*

⁶ Durand (Gilbert) - *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris, Dunod, 1999, p. 98

⁷ Farrère (Claude) - *Op. cit.* p. 10

On note tout d'abord que la Villa Chichourle est située dans le « faubourg maritime et colonial de Toulon » et qu'on le tient essentiellement comme un lieu « où l'on vit pour aimer du soir au matin ». C'est que le quartier de la Mitre, situé au bord de la mer, était, depuis la fin du XIX^{ème} siècle, le lieu de résidence des officiers de marine. Claude Farrère semble dire que les maisons cossues de ce quartier pouvaient abriter les amours de leurs habitants.

Alors que, chez Balzac, les descriptions intérieures des maisons, celles de la maison Grandet ou de la Pension Vauquer par exemple, accordent une importance certaine aux odeurs (fumets de cuisine, senteurs de couloirs...), ce sont ici les parfums du jardin qui apparaissent d'abord. Ces odeurs florales, qui ont quelque chose d'envoûtant, ont également une valeur symbolique. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant notent :

« C'est le parfum du narcisse qui envoûta Perséphone quand Hadès, séduit par sa beauté, voulut ravir la jeune fille et l'emmenner aux Enfers »⁸.

La villa Chichourle, avec son style provençal, ses couleurs pleines de lumière et ses odeurs, semble être un lieu fait pour l'amour. La rue Sainte-Croix n'est pas loin du boulevard où le tramway passe depuis 1890. Elle est également proche du restaurant où Célia va souvent dîner :

« Dès la porte, la patronne du lieu accueillait ses hôtes avec la plus exubérante cordialité : - Té ! la petite Célia ! comment va, ma belle ? C'était une large Marseillaise, dont la peau grasse semblait suinter de l'huile. On l'appelait la mère Agassen. Et sa réputation de brave femme était assez solidement établie pour qu'elle pût, sans risque de l'entamer, prêter à la petite semaine, vendre des crocodiles empaillés, présenter à propos les dames seules aux messieurs en goût d'unions libres, et prélever sa part des honoraires que, l'union libre consommée, les messieurs payaient aux susdites dames... La mère Agassen tutoyait toutes ses pensionnaires.

Elle en avait une douzaine -la plupart femmes du Mourillon, à l'usage exclusif des officiers de l'armée coloniale. Ceux-ci ne se mêlent guère aux officiers de marine ; et ils ont des maîtresses à eux, moins lancées dans le monde fêtard, mais meilleures ménagères, et plus fidèles, ou faisant mieux semblant de l'être. Quand on revient en France, après trois ou quatre années passées au tréfonds du Laos ou du Soudan, dans la plus atroce, dans la plus inhumaine des solitudes, on a soif surtout de vivre à deux, bourgeoisement, au coin du feu à soi... Beaucoup de coloniaux, dès le lendemain de leur arrivée, prenaient donc pension chez la mère Agassen, sachant y rencontrer d'emblée de petites fiancées disponibles. Et le restaurant de famille servait d'agence matrimoniale »⁹.

« La mère Agassen » apparaît donc comme une entremetteuse dont le restaurant est un commerce de façade particulièrement fructueux. Son nom évoque le mot provençal « agasso » qui désigne la pie, le symbole même du bavardage et du larcin. Claude Farrère, qui semble particulièrement bien renseigné, distingue les habitudes des « officiers de l'armée coloniale » de celles des officiers de marine. Dans un cas comme dans l'autre, le port apparaît comme le lieu de repos, comme le séjour des amours qui se monnaient et qui ne durent qu'un temps.

On voit apparaître les habitudes d'un couple :

« Peyras descendait à terre par le canot major de trois heures trente. Vers quatre heures, il débarquait sur le quai de Cronstadt et commençait par expédier bon train les affaires quotidiennes, -menus achats, commissions pour camarades retenus à bord, tournée rapide chez le libraire, coup d'œil aux étalages du marchand chinois ou du marchand japonais : il y a graine de collectionneur semée dans toute cervelle maritime. Enfin, la liste du jour épuisée, Peyras sautait en tramway, et le tramway, trente minutes plus tard, le déposait au bord du boulevard Cuneo, à vingt pas de la rue Sainte-Rose. La villa Chichourle tendait sa façade

⁸ Chevalier (Jean), Gheerbrant (Alain) - *Op. cit.* p. 659

⁹ Farrère (Claude) - *Op. cit.* p. 11

bleue aux rayons du soleil près de se coucher derrière les montagnes de l'ouest ; et le ciel carmin et la mer écarlate teintaient la façade bleue de violet...

On dînait donc à la Pintade, ou chez Margassou : à moins qu'on ne désirât s'encanailler élégamment, en allant goûter des « pieds et paquets » que fricote, en, plein quartier réservé, Marius Agantanière, homme fort à la mode, poète provençal à ses heures, et conseiller général du département, quoique ne sachant pas le français. Ces soirs-là, on était joyeux. Pour parvenir au caveau du conseiller général poète, on avait à parcourir quelque cent mètres de ruelles invraisemblablement bariolées et parfumées, de par l'arc-en-ciel des lanternes à gros numéros qui se balançaient devant chaque porte en guise d'enseignes très parlantes, et de par le flot de femmes aux trois quarts nues que chaque porte déversait inmanquablement vers tout passant de sexe male. Peyras, quoique ayant Célia à son bras, n'était pas épargné...

Après dîner, le cérémonial quotidien exigeait qu'on allât s'attabler boulevard de Strasbourg, à la terrasse d'un des cafés à la mode. On se retrouvait là, camarades de bord, petites amies, compagnons et compagnes de fête, et l'on buvait en groupes, « très sobrement »¹⁰.

On voit d'abord apparaître ici le Quai de Cronstadt, au moment où les officiers de marine, qui ont terminé leur journée à bord, arrivent à terre. Les affaires « quotidiennes » de Peyras doivent être celles de tous les officiers qui débarquent du « canot major ». On imagine donc qu'il y a sur le quai de Cronstadt une certaine activité. La description du quartier réservé, qui apparaît ensuite, est beaucoup plus pittoresque. Il y a d'abord le restaurateur poète provençal qui est devenu conseiller général sans savoir parler français ; il est question de son « caveau » où l'on vient déguster les « pieds et paquets », ce monument de la cuisine régionale que Claude Farrère compare aux tripes à la mode de Caen. Il y a surtout l'évocation de ces ruelles « bariolées » tout autant « par l'arc-en-ciel des lanternes à gros numéros » que « par le flot de femmes aux trois quarts nues ». On note ici la différence entre la prostituée qui habite ce quartier et la demi-mondaine qui réside au Mourillon. Il y a enfin le Boulevard de Strasbourg qui, avec ses cafés, semble être un lieu de rencontre à la mode.

La description de Toulon permet enfin d'évoquer certaines occupations des officiers de marine et de leurs amis.

Il y a d'abord l'évocation du Bal :

« Devant la porte du Casino, quatre mâts de chaloupe supportaient un velum en manière de marquise. Et deux sergents de ville, gonflés de leur importance, tenaient en respect la double haie de gamins accourus vers le spectacle alléchant. Au front de l'édifice, des lampes électriques bleues calligraphiaient l'inscription sensationnelle : *Bal des Officiers de Marine*. Et les fiacres-landaus, plus solennels et plus cahotants que jamais, roulaient à grand fracas sur le pavé du boulevard, apportant avec majesté le flot multicolore des demi-mondaines parées ou travesties...

Célia, descendant de voiture avait levé les yeux vers l'inscription : *-Bal des Officiers de Marine ?* —épela-t-elle. —Tiens ? et pourquoi pas : *Bal Syphilitique ?*

L'Estissac, président de la fête, se tenait au bas du perron pour accueillir les belles invitées : -parce que nous sommes tolérants, -dit-il ; - *Bal syphilitique*, ça aurait pu choquer la pudeur burlesque d'une quelconque monsieur Bérenger, égaré parmi les passants de Toulon. Et nous ne tenons à choquer personne, ma chère ! pas même le plus quelconque des messieurs Bérenger ! »¹¹

« Monsieur Bérenger » symbolise ici le bourgeois avec son esprit pudique et vertueux. Cette description du « bal syphilitique » était peut-être dédiée à une société bien pensante qui pouvait être choquée par l'évocation des maladies vénériennes. Henri Troyat a sans aucun

¹⁰ *Ibidem*. P. 25 sq.

¹¹ Farrère (Claude) - *Op. cit.* p. 38.

doute bien compris Claude Farrère lorsqu'il le montre « décidé à poursuivre sa croisade contre l'hypocrisie bourgeoise ».

Cette « croisade », qui apparaît déjà dans *Les petites alliées* avec le « bal syphilitique », se poursuit avec la description d'une fumerie d'opium : « Mandarine était couchée sur les nattes de sa fumerie, parmi des coussins de soie annamite...

alentour, c'étaient quatre murs simplement tendus de nattes blanches et, sur le sol, des matelas cambodgiens, recouverts d'autres nattes, blanches pareillement. Pas un meuble. Beaucoup de coussins épars. Au milieu de la fumerie, un grand plateau de marbre vert supportait d'autres plateaux de bois incrusté ou de bronze niellé. Et, dans ces plateaux, les accessoires d'opium s'alignaient, rangés avec autant d'ordre que, sur un autel, les vases, les missels et le crucifix. Du plafond, un parasol japonais pendait...

Et, vêtue maintenant d'un crêpe de Chine flottant, Célia, étendue parmi les coussins, comme Mandarine, regardait Mandarine rouler adroitement ses pipes au-dessus de la petite lampe de fumerie, à verre renflé...

Puis, la pipe fumée, c'était le nettoyage du fourneau, à coup de grattoir et d'éponge ; puis la préparation d'une nouvelle pipée. L'aiguille s'enfonçait dans le pot à opium, -un très magnifique pot d'argent massif, ciselés de dragons mandarins ; et l'aiguille ressortait, avec une gouttelette noire à sa pointe. Alors, c'était la cuisson, le *malaxage*, le *pelotage*. La gouttelette, grossie d'autres gouttelettes puisées successivement, se gonflait, se dorait, bourgeonnaient. Lentille d'abord, cône ensuite, cylindre enfin, la pipée, parfaite, s'appuyait tout à coup au centre du fourneau et s'y collait. Le chef d'œuvre était parachevé. Et, de nouveau, les belles lèvres en arc s'appliquaient à l'embouchure de jade »¹².

On a le sentiment d'avoir affaire ici à une pratique orgiaque qui semble correspondre à un rituel initiatique. Gilbert Durand dit :

« Ces [pratiques orgiastiques] sont en effet une commémoration rituelle du déluge, du retour au chaos d'où doit sortir l'être régénéré. Dans l'orgie, il y a perte des formes : normes sociales, personnalités et personnages ; « on expérimente à nouveau l'être primordial, préformal, chaotique »... La fête est à la fois moment négatif où l'ordre est aboli, mais aussi joyeuse promesse à venir de l'ordre ressuscité »¹³.

Les petites alliées nous apportent beaucoup. Nous avons d'abord sur l'histoire de Toulon des renseignements de première main. Claude Farrère a été un témoin privilégié de la vie quotidienne des officiers de marine. Le roman, on le sait, peut apporter sur l'histoire autant sinon plus de renseignements qu'un document d'archives. Si l'on veut bien ensuite lire le roman en tenant compte de ce qu'Henri Troyat nous apporte sur le romancier, on se rend compte que l'œuvre littéraire a, pour son auteur, une fonction de libération. On se rend compte qu'une lecture anthropologique d'un univers imaginaire peut être en même temps une psycholecture.

¹² *Ibidem* p. 58

¹³ Durand (Gilbert) - *Op. cit.* p. 358